

TÉMOIGNAGES



LE CRIME CONTRE
L'ESPRIT

M C M X L I V

dre ? Qu'on n'attende pas ici de moi le commentaire des mots d'ordre. D'autres sont là pour les forger, et je ne souhaite rien que d'avoir tout le long de ces pages préparé ceux qui les liront à en recevoir d'autrui ; que de les avoir inclinés un peu plus à cette action sans laquelle en vain seraient morts et le Magnifique, octogénaire, et le grand gosse Guy MOQUET, et les savants du Musée de l'Homme et mes amis qui n'avaient de Dieu que l'homme, et ceux qui moururent pour Dieu, et cette femme au grand cœur qu'Allemands décapitèrent...

Il reste beaucoup à faire pour briser la hache et la faux.

Au nom des Martyrs,

leur TEMOIN.

POST-SCRIPTUM

Au début de 1944, voici que ce texte va connaître l'édition, et, déjà, incomplète en juillet 1943, la liste des martyrs s'est terriblement allongée. Je ne songe pas en dernière minute à la mettre à jour. Mais enfin, comment ne rien dire de celles qui tombèrent dans le camp d'Auschwitz ? J'avais nommé Maïe POLITZER et Danielle CASANOVA. Depuis que ceci a été écrit, elles ont été tuées dans ce camp de l'exécution lente, aux lisières de la Pologne et de l'horreur. La femme du philosophe Georges POLITZER est morte, comme lui, pour la France. Et pour la France, comme eux, est tombée Danielle CASANOVA, que l'histoire appellera *l'indomptable*. Cette jeune femme de Corse avait en elle le feu et le courage de son pays. Oui, indomptable. Tous ceux

qui l'ont approchée connaissaient cette énergie farouche, cette faculté prodigieuse de travail et de dévouement. Elle eût pu se contenter d'exercer à Paris son métier de chirurgien-dentiste. Mais, dès le Quartier Latin, elle avait lié sa vie à celle de notre peuple. Membre du Comité Central des Jeunesses Communistes, elle ne s'est jamais dérobée au danger. L'ennemi de la France l'a faite prisonnière. Son mari, alors, était prisonnier dans un stalag avec les soldats de la Patrie. Telle fut son attitude au camp de Romainville que le chef allemand de ce camp de femmes la prévint qu'il la ferait fusiller. Indomptable. A Auschwitz, les détails manquent, mais on peut, la connaissant, imaginer qu'elle fut à la tête de tous les mouvements du camp, de la Résistance des Françaises, qu'elle ne baissa pas le front devant la force. Comme Maïe POLITZER, ils l'ont fait mourir. Indomptable et d'une famille indomptable, car sa sœur, son beau-frère menaient pendant ce temps-là le combat qui libéra les Corses et furent parmi les chefs de ce combat. Danielle, cependant, au plus profond de la haine nazie, témoignait de son sang que la Corse est française.

Il faudrait ici nommer tous ceux qui moururent avec la flamme de l'esprit. Mais à ce tableau qui déjà date, une page nouvelle s'est ajoutée. Le meurtre, cette fois, y est porté, non par un envahisseur sans pitié, mais par des hommes de chez nous, nés de pères français, de mères françaises, des hommes avec qui, enfants, certains d'entre nous ont joué. Cette horreur à peine croyable parachève le régime de Vichy. La Milice noire et son chef le cagouillard Joseph Darnand devenu Waffen SS, ont d'abord tué, semblait-il, sans mandat, et ainsi sont tombés des journalistes

comme le correspondant du *Progrès* à Grenoble, PAIN, comme le Directeur de la *Dépêche de Toulouse*, Maurice SARRAUT, des médecins, des professeurs, comme le doyen de la Faculté des Lettres de Grenoble, M. Gosse, et le fils de celui-ci, qui était avocat. Puis, à l'heure où s'achevait l'an 1943, le Maréchal Pétain a appelé dans son gouvernement l'assassin Darnand. Désormais, le meurtre est dirigé par un ministre de Vichy. Ecoutez l'histoire suivante qui inaugure l'an 44. Elle terminera cet insuffisant post-scriptum. Et si ce n'était pas assez de tout le reste pour nous empêcher de dormir, qu'elle soit au moins la raison immédiate d'agir pour chacun de nous. Qu'elle nous apprenne la nécessité de la triple tâche : *s'unir, s'armer, se battre*, que la Patrie nous assigne désormais.

Dans ce petit logement de la Grande-Rue, à Saint-Clair, à côté de Lyon, le 10 janvier 1944, les hommes de Darnand sont entrés. Combient étaient-ils, que dirent-ils ? Il n'y eut de témoins de la scène que les deux vieillards : lui, 80 ans, venait de subir une opération douloureuse et sorti depuis peu de la clinique, il devait y retourner quelques jours plus tard pour des applications de rayons X ; elle, 80 ans aussi, la compagne de toute sa vie. Suivant l'atroce expression des gangsters, il les ont « emmenés en promenade ». Il devait y avoir la voiture en bas. C'est dans un champ, à la campagne, qu'on les a retrouvés. L'homme et sa femme étaient nus, criblés de balles. On voudrait ne pas imaginer la scène, les attendus du supplice, les propos de ces brutes féroces, leurs ricanements pendant le déshabillage. Ils se sont acharnés sur des cadavres, avec leurs mitraillettes ils ont, à bout portant, fait éclater les crânes. Ils ont laissé

sur leurs victimes un bout de papier, la signature des tueurs de la Milice, de ce qu'ils ont la perversion d'appeler l'organisation *contre* le terrorisme.

Ainsi sont morts le Professeur Victor BASCH et Mme Victor BASCH. Il avait pendant de longues années tenu la chaire d'esthétique à la Sorbonne, après avoir, à partir de 1906, enseigné la littérature allemande. Ses travaux sur le romantisme, ses écrits sur la musique ont nourri des générations françaises. Il avait été l'un des hommes qui ont le mieux fait connaître en France la culture allemande. Il n'avait pas été que cela, il avait été un homme prodigue de ses heures et de son travail chaque fois qu'étaient en jeu ces idées généreuses qui sont attachées au renom de notre patrie. Depuis l'affaire Dreyfus, où comme Charles Péguy, estimant qu'il suffit d'une seule injustice pour déshonorer un peuple, il s'était fait l'apôtre de la vérité ; il n'y a pas une grande cause historique à quoi son nom n'ait été attaché. Résumer cette vie serait récrire l'histoire du siècle. Qu'on se rappelle seulement son inlassable action pour les émigrés politiques chassés de chez eux par les tyrannies, et surtout son action pour les victimes du fascisme hitlérien, son dévouement pendant la guerre qui prépara à notre frontière du Sud-Ouest les positions d'Hitler contre la France, son dévouement à la cause légitime des républicains espagnols. On se souviendra qu'aux heures de la bataille de Madrid, le cœur gravement malade, il n'hésita pas à se rendre en avion dans la ville assiégée pour y parler au nom de la France à ses héroïques défenseurs.

C'est cela, sans nul doute, qui l'a fait désigner par Hitler à son lieutenant de Waffen SS Darnand,

c'est cela qui a fait que des tueurs nés français sont venus à Saint-Clair abattre ce vieillard et sa femme. Naguère encore la police de Vichy hésitait à opérer elle-même, elle livrait ceux qu'elle marquait pour la mort aux fusils allemands et c'était la sinistre comédie des otages. Aujourd'hui, la bête enragée, qui sent sa mort prochaine, ne s'embarrasse plus de ces détours ; Darnand a pris les responsabilités que maquillait Pucheu mais au-dessus de l'un comme au-dessus de l'autre, il y a toujours Pétain. Ce Pétain trop de fois excusé pour ses cheveux blancs, ce Pétain dont demain l'âge sera peut-être invoqué pour le soustraire à la justice. Mais alors, ô Maréchal de France, nous nous souviendrons des 80 ans de Victor BASCH et de la sauvagerie de vos émissaires, et de ce couple pitoyable et magnifique qui tomba à la fin d'une longue vie de dévouement, d'amour, de fidélité. De ce couple qui tombe pour la France et dans le dernier regard échangé duquel passe tout ce qui fait la grandeur de notre pays, ce que les tueurs professionnels ne peuvent atteindre.

Car Victor BASCH et sa femme mourant, le monde entier salue en eux la France généreuse. Et celle-là, Monsieur le Maréchal, vous n'arriverez pas à l'assassiner.

Mais Victor BASCH tombant c'est le signal de nouvelles tueries. Il faut que nous sachions sauver ceux que l'ennemi entrant chez nous désigne à ses exécuteurs. Nous les connaissons, ces médecins, ces professeurs, ces écrivains au grand cœur qui sont les prochains de la liste infâme. Il faut les préserver. Que chacun s'appête à les héberger, à les soustraire à la barbarie officielle. Et mieux que cela, il faut que nous nous préparions à défendre l'élite de notre pays par les armes. Des

armes, combien d'entre nous en ont caché, combien d'entre nous peuvent en avoir ! Que se constituent partout des milices d'étudiants, d'ouvriers, de paysans. Que partout se forment des groupes d'auto-défense française. Veillons au salut de l'esprit. Veillons au salut de la France. Et puisque les pouvoirs publics non seulement sont impuissants à défendre la vie des citoyens mais, concédant les pouvoirs de police au Chef des Tueurs, se sont faits les complices et les inspireurs de ceux-ci, c'est le peuple de France tout entier qui prendra le soin de ses élites, et qui se groupera armé, autour de ceux qui font au loin par le monde respecter et aimer le nom français⁽¹⁾.

(1) Ecrit en Juillet 43, et publié incomplètement à Toulouse la même année, puis avec le post-scriptum de Janvier 1944, dans son texte intégral en Février 1944 aux Editions de Minuit, *Le Crime contre l'Esprit* apparaît aujourd'hui (été 1945) comme le simple prélude d'une tragédie autrement ample. 1944, et la découverte des camps d'Allemagne, des crimes sans nombre connus seulement en 1945 ont singulièrement allongé la liste des intellectuels tués par les nazis. Il faudrait écrire une brochure nouvelle pour dire les détails de ces exécutions, ces atrocités, ces « morts lentes ». Je ne puis ici que marquer de quelques noms le long calvaire suivi depuis les jours où j'écrivais *Le Crime contre l'Esprit*.

Le poète Max Jacob, mort au camp de Drancy ; l'écrivain Jean Prévost, affreusement massacré dans le Vercors ; le poète André Maurel, mort en captivité ; l'écrivain Benjamin Crémieux, mort à Buchenwald ; le Docteur Ullmann, médecin des Hôpitaux de Paris, exécuté à Grenoble ; le Docteur A.-E. Lévy, d'Antibes, exécuté en Allemagne ; les Professeurs Charles Hainchein, tué à Thiers ; Halbwachs, mort à Buchenwald ; le R.P. de Montcheuil, professeur à l'Institut catholique de Paris, fusillé à Grenoble ; le mathématicien Lautman, à Toulouse... Il faut s'arrêter de citer ces noms qui sont comme autant de plaques cruelles à l'esprit.

Si Mmes Hélène Solomon-Langevin, Marie-Claude Vaillant-Couturier, Charlotte Dudach, dont j'avais dit la déportation à Auschwitz, en sont revenues vivantes, Mme Yvonne Blech, femme de l'écrivain René Blech, mon ami, et elle-même secrétaire des *Images du Monde*, est morte là-bas, comme Maïe Poltzer, comme Danielle Casanova. Nous attendons avec anxiété des nouvelles du poète Robert Desnos, qu'on dit vivant chez nos amis soviétiques, du poète Pierre Unik, rédacteur en chef de *Regards*, qui était prisonnier de guerre. Veuillez le ciel qu'ils ne viennent pas s'adjoindre à tous ceux que nous n'aurons pas ici nommés ! — A.

CET OUVRAGE
PUBLIÉ AUX DÉPENS
DE QUELQUES LETTRÉS PATRIOTES
A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
SOUS L'OPPRESSION
A PARIS
LE 26 FÉVRIER 1944.

Copyright by Editions de Minuit 1944.
Tous droits réservés pour tous pays.